Document generated on 04/18/2024 4:16 a.m.

Vie des arts

Vie des arts

De la nostalgie à l'art
Les aquarelles de George Heriot

Germain Lefebvre

Volume 24, Number 97, Winter 1979–1980

URI: https://id.erudit.org/iderudit/54692ac

See table of contents

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)
1923-3183 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lefebvre, G. (1979). De la nostalgie à l'art : les aquarelles de George Heriot. *Vie des arts*, *24*(97), 59–61.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1979

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

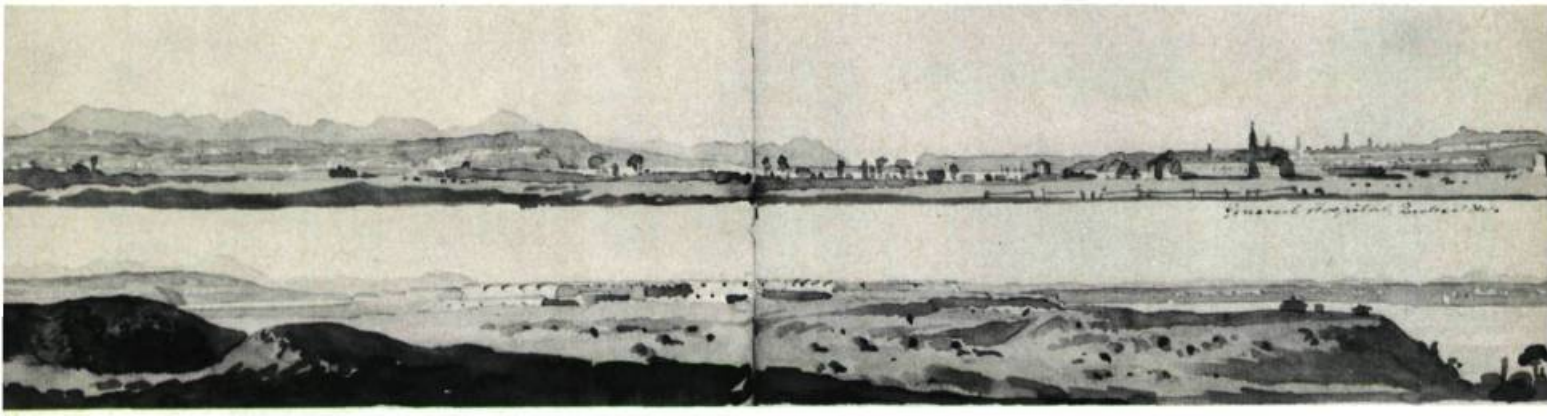
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Germain Lefebvre

DE LA NOSTALGIE A L'ART LES AQUARELLES DE GEORGE HERIOT



1. George HERIOT
Aquarelles tirées du *Sketch Book of English and Canadian Views*, 1810-1816.
Montréal. Musée McCord.
View of South Shore of St. Lawrence.

Il est certains vestiges du passé que l'on aime bien redécouvrir épisodiquement au fond des greniers et que l'on dépoussière avec précaution pour y retrouver certaines odeurs, certaines couleurs fanées qui font ressurgir des souvenirs nostalgiques, de vieux rêves oubliés. Ainsi en est-il des épais albums de photographies de famille où, ici et là, derrière l'épaisse moustache ou sous le chapeau cloche, on reconnaît grand-père et grand-mère et, plus loin, à l'arrière-plan, le marché général qui a depuis fait place à un supermarché ou une station-service; ainsi en est-il également des gravures décolorées et écornées qui montrent le Cap aux Diamants vu de la pointe de Lévis ou encore le mont Royal aperçu de l'île Sainte-Hélène: on les scrute avec émotion pour remonter le temps, repérer les jalons de notre histoire.

C'est bien souvent animés de cet esprit de reconnaissance que nous abordons l'inventaire de certains tiroirs, de certaines armoires ou de vitrines de nos musées, et l'art qui s'y trouve parfois, a bien du mal à toucher nos sens, tout absorbés que nous sommes par la recherche du témoignage historique, la contemplation du détail ethnographique et leur étiquetage scientifique.

Les organisateurs de la récente exposition consacrée à George Heriot, qu'on pouvait voir au Musée McCord[1], ont rompu avec cette confortable et douce habitude en projetant cette fois l'éclairage sur l'originalité de la vision du peintre[2].

George Heriot est l'un de ces visiteurs anglais[3] qui s'attardaient pour des périodes de longueur variable dans les colonies nouvellement conquises, au hasard de leur affectation militaire ou administrative, et qui employaient leurs moments de loisir à peindre à l'aquarelle les gens et les lieux d'ici.

Plus ou moins officiers de la marine ou de l'armée pour la plupart, ces aquarellistes avaient reçu une formation de dessinateur les habilitant à décrire avec précision le découpage des côtes, les aménagements portuaires, pour les uns, et les accidents du terrain, les vues d'ensemble d'un lieu, pour les autres: toutes choses éminemment utiles pour le contrôle d'un territoire conquis.

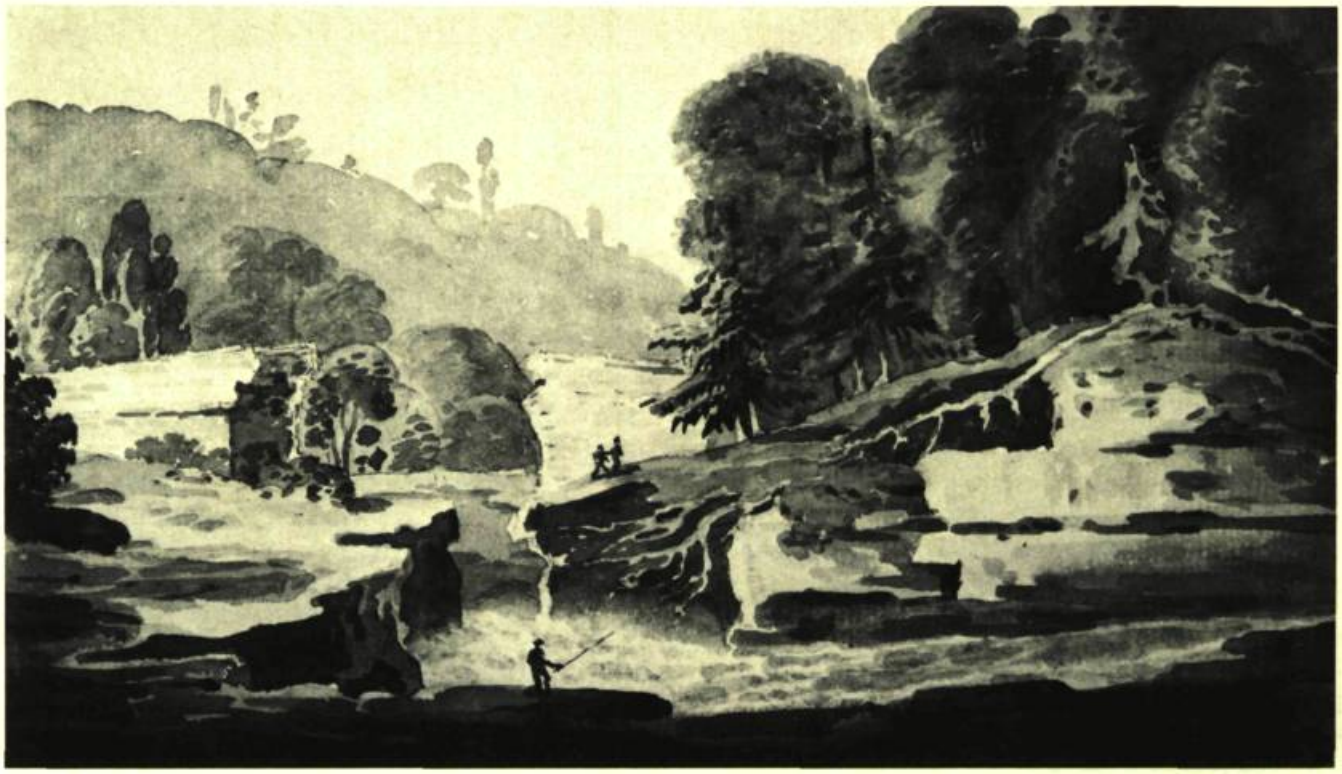
C'est dans des expositions d'ensemble et parmi les œuvres des Richard Short, Thomas Davies, J. P. Cockburn, R. A. Sproute, G. I. Parkyns, James Peachey, pour n'en nommer que quelques-uns, qu'on s'est habitué à voir apparaître, au hasard d'un thème ou d'une visite d'un coin du Haut ou du Bas-Canada, les dessins ou les aquarelles de George Heriot[4], cette dispersion ne permettant pas de saisir la variété des travaux de l'artiste et la portée artistique de son entreprise.

L'exposition du Centre d'Art Agnes Etherington a propulsé Heriot à l'avant-scène en offrant, pour la première fois en exposition, un vaste ensemble d'œuvres de qualité.

A première vue, Heriot ne se distingue guère de ses compatriotes et collègues car, bien qu'il n'ait, pour sa part, finalement embrassé la carrière militaire que pour une courte durée, c'est à la même école qu'un grand nombre d'entre eux, l'Académie Militaire Royale de Woolwich, qu'il a appris à manier le pinceau. Il a surtout travaillé sous la direction d'un artiste topographe de grand talent, Paul Sandby.

Rien d'étonnant donc à ce qu'Heriot s'intéresse au paysage et, qu'à travers un large éventail de ses œuvres, on puisse se promener dans un cadre romantique, le long des berges du Saint-Laurent, du côté des chutes de Montmorency ou dans les jardins du monastère des Récollets, et voir se découper, sur ces fonds de scène, les faits et gestes de la société de l'époque. D'autant plus qu'Heriot s'intéresse à l'histoire de même qu'à l'écriture et que ses fonctions de ministre adjoint des Postes de l'Amérique britannique du Nord favorisent de nombreux déplacements et lui offrent l'occasion de prendre des notes et de faire des croquis sur la vie dans les Canadas. Il a même publié à Londres deux ouvrages: le premier volume d'une *History of Canada,* en 1804, et *Travels through the Canadas* qui parut en 1807.

Il y avait donc réuni chez cet homme tout ce qu'il fallait pour en faire un chroniqueur consciencieux, un analyste précis et un parfait photographe avant le terme. Pourtant, à la lumière de ses œuvres, on découvre un artiste sensible chez qui la touche légère, l'écriture spontanée l'emportent sur la précision du trait et le souci technique. Heriot reflète les orientations esthétiques des



2. *Fishing, Jacques Cartier.*

3. *Jacques Cartier.*

4. *Cap-Santé.*
(Photos Musée McCord)

peintres de son époque et, à travers la variété des œuvres, on reconnaît tout autant le souci de clarté classique, de la composition bien ordonnée que la générosité du romantique et son goût du pittoresque.

Parfois, selon l'usage, Heriot élabore de larges panoramas où, ainsi que l'indiquent clairement les titres inscrits au bas des compositions, se déploient tantôt une *View of Quebec from Grant's Wharf,* tantôt une *View of St. Roch and Pointe Lévis from Grant's Wharf.* C'est l'œil du témoin, de l'élève consciencieux du peintre topographe Sandby, qui enregistre les données visuelles, et il est probable qu'un contemporain pouvait identifier dans ces travaux les angles des remparts, les particularités des édifices, les méandres du cours d'eau, mais c'est aussi la main de l'artiste qui, en quelques coups de pinceau, met en place une ligne de rochers au bas de la page pour situer les plans, qui distribue les jeux de lumière sur les pans de mur et crée avec des couleurs fluides une atmosphère lumineuse qui enveloppe l'ensemble.

Fréquemment, Heriot laisse plus librement cours à son attachement pour la nature et, bien qu'il peigne sur le vif des lieux qu'il identifie, il se laisse emporter par son enthousiasme poétique. Ses paysages s'en trouvent transformés, agrémentés, et se rapprochent des paysages à l'italienne, à la manière de Claude Lorrain, qui ont connu une certaine vogue, en Angleterre, chez des peintres comme Richard Wilson. On y trouve de grands arbres, souvent peints à contre-jour, qui encadrent de larges étendues d'eau délimitées en plans successifs dans l'espace, sous un ciel ample et lumineux; au milieu de cette mise en scène, quelques personnages statiques, décoratifs, posent tels des figurants. Voilà, c'est l'alliance du pittoresque — cascades, troncs tourmentés ou ondulants, ruines ou fortins de billots, éclairages idylliques et de l'ordonnance classique —, les plans nettement délimités, l'encadrement bien déterminé et les personnages disposés avec soin dans l'aire qui leur revient.

Bien avant Cornélius Krieghoff et Robert Todd qui connurent leurs heures de gloire vers le milieu du 19e siècle, George Heriot a fait le portrait de la vie coloniale en s'intéressant aux occupations et aux distractions de la bonne société. On la voit en promenade en traîneau au pied des chutes de Montmorency ou se livrant aux plaisirs de la danse au château Saint-Louis.

Heriot marque toutefois une prédilection pour les mœurs des autochtones. Il assiste aux cérémonies traditionnelles des Indiens de Lorette et il élabore des compositions complexes sur les thèmes du départ d'une expédition guerrière, de la danse pour la guérison d'un malade, ou sur l'accueil des visiteurs étrangers au village.

Mais qu'il peigne la petite aristocratie locale ou les fiers guerriers hurons, Heriot ne se contente pas d'en faire une juste description, il veut, cela est évident, créer un portrait artistique. Les couples de danseurs du château Saint-Louis de la même façon que les danseuses indiennes au village, forment des groupes qui se répandent sur toute la largeur du tableau en une frise animée, tout comme s'ils évoluaient sur une scène étroite devant un public de théâtre; au tout premier plan, quelques enfants et un chien, dans un cas, et des chérubins que l'on croirait sortis tout droit d'un dessin italien, dans l'autre cas, servent de repoussoir aux groupes de danseurs; derrière, c'est le décor peint, fenêtres néo-classiques ou rideau d'arbres décoratifs.

Faut-il croire que ce sont les vastes espaces canadiens, leur flore, leur faune qui ont exercé l'influence la plus bénéfique sur l'orientation artistique de Heriot? Les mouvements stylistiques des œuvres le donnent à penser. Aux premières scènes anglaises réalisées à Woolwich et souvent empreintes d'une certaine raideur descriptive, ont succédé des aquarelles plus libres, plus fraîches et imaginatives en terre d'Amérique; enfin, le retour en Angleterre sera marqué par une résurgence sensible de la manière topographique.

Ces observations sont encore bien sommaires et correspondent à une impression d'ensemble, à une découverte. C'est l'un des principaux mérites de l'exposition Heriot d'avoir réanimé l'intérêt des amateurs pour une production encore mal connue de l'art réalisé en territoire canadien et cela, en dirigeant l'attention sur sa dimension proprement artistique. Quelque autre historien d'art bien inspiré nous montrera sans doute, un jour prochain, sous un semblable éclairage, les aquarelles pleines de charme de Peachey ou Bainbridge, de Levinge, Ainslie ou Rindisbacher, et ce sera chose à voir.

---

1. L'exposition a été organisée sous la direction de Gerald Finley, professeur d'histoire de l'art à l'Université Queen's, de Toronto, et conservateur invité au Centre d'Art Agnes Etherington, de Kingston.
2. Le titre de l'exposition, *George Heriot — Peintre des deux Canadas,* m'a paru un peu abusif sinon tout à fait inapproprié si on considère que sur les 146 numéros du catalogue, 45 seulement représentent des sujets canadiens et que finalement les qualités artistiques des œuvres le font déborder du cadre régionaliste.
3. En vérité, George Heriot est Écossais de naissance; il a vu le jour à Haddington, Écosse, en 1759, et a vécu à Edimbourg avant de poursuivre ses études à Londres. C'est, en 1792, qu'il s'installe au Canada, se réservant à l'occasion quelques séjours en Angleterre où il retournera finalement en 1816.
4. C'est à Michael Bell, qui fut conservateur des dessins et estampes aux Archives Publiques du Canada et, par la suite, directeur du Centre d'Art Agnes Etherington, qu'on doit les premières présentations d'envergure d'aquarelles des topographes anglais; dans son livre *Painters in a New Land,* d'une part, et dans l'exposition *Visage du Canada* tirée de la collection permanente des Archives Publiques du Canada, d'autre part.